

## PETITE HISTOIRE DE L'ECRITURE ET DE L'ALPHABET

### Les origines de l'écriture

L'écriture existe depuis environ 5 300 ans. Elle est apparue sous des formes et des systèmes différents dans au moins cinq ou six « foyers de civilisations » maîtrisant de longue date l'agriculture et en plein développement urbain : en Égypte vers -3400, en Mésopotamie vers -3300, à Chypre vers -2200, en Crète vers -1900, en Chine vers -1400 et en Amérique centrale vers -1200 (la découverte, en 1999, de la stèle de Cascajal, en particulier, a conduit à réviser les dates auparavant proposées pour l'Amérique précolombiennes). Ces écritures peuvent être en fait regroupées en trois foyers principaux : Chine, Mésopotamie et Amérique. En effet, les hiéroglyphes égyptiens, malgré leurs différences avec l'écriture cunéiforme mésopotamienne, y trouvent probablement leurs origines, l'Égypte ayant en ce sens été influencée par le système inventé en Mésopotamie. Ces quelques foyers d'écriture ont donné naissance aux systèmes graphiques actuellement connus.

En Mésopotamie on attribue à l'écriture les origines suivantes : Les transactions entre contrées éloignées nécessitèrent la mise en place de contrats. Ces contrats étaient des boules creuses de glaise enfermant des calculi, des petites formes en argile symbolisant des nombres sous trois aspects : des sphères, des cônes, des cylindres, auxquels étaient additionnées des formes conventionnelles pour désigner les choses échangées. En cas de contestation, la boule sèche sur laquelle on avait apposé son sceau pour contrôle était brisée, et la quantité de calculi et la livraison étaient comparées. Ces transactions devenant de plus en plus complexes, le système de calculi fut conservé mais, pour se souvenir de la teneur du contrat, en sus des sceaux, des signes furent dessinés sur l'extérieur de la boule de glaise encore fraîche, afin d'indiquer le contenu de cette boule, tant en quantité (le nombre) qu'en qualité (les choses contractées). Pour ces signes, un bâton assez fin nommé calame était utilisé. Une extrémité du calame était coupé en coin ou en biais, l'autre extrémité étant coupée d'équerre : l'objet permettait ainsi de dessiner un coin, un rond et un cône, représentant ces calculi, et de dessiner les formes conventionnelles. Il semble que le système évolua ensuite vers l'utilisation d'une plaque de glaise aplatie dont les deux faces servent à dessiner (écrire) le contenu du contrat. C'est probablement l'origine de l'écriture cunéiforme (dont le dessin a pour base la forme de coin), la forme ronde et cylindrique étant délaissée.

Le système cunéiforme est constitué de plusieurs centaines de signes pouvant avoir plusieurs valeurs. Ils sont en général des signes phonétiques (phonogrammes), transcrivant un son, plus précisément une syllabe. Mais une autre catégorie de signes est importante : les logogrammes (souvent désignés comme des idéogrammes), qui représentent une chose. D'autres types de signes complémentaires existent (signes numériques, compléments phonétiques et déterminatifs).

Au sud de l'Égypte apparaît l'écriture figurative : les hiéroglyphes. : L'écriture hiéroglyphique égyptienne est figurative : les caractères qui la composent représentent en effet des objets divers, — naturels ou produits par l'homme —, tels que des plantes, des figures de dieux, d'humains et d'animaux.... Les égyptologues y distinguent traditionnellement trois catégories de signes : les signes-mots (ou idéogrammes), qui désignent un objet ou, par métonymie, une action ; les signes phonétiques (ou phonogrammes), qui correspondent à une consonne isolée ou à une série de consonnes<sup>2</sup> ; les déterminatifs, signes « muets » qui indiquent le champ lexical auquel appartient le mot.

### Les origines sémitiques de l'alphabet

Donc les égyptiens avaient déjà inventé, à la fin du IV<sup>ème</sup> millénaire des signes « alphabétiques » qui ne notaient que les consonnes. Les égyptologues les surnomment « mono-consonantiques » parce qu'ils ne notent chacun qu'une seule consonne.

Mais, si les égyptiens ont eu cette idée de génie d'appliquer le principe acrophonique\* en dessinant un objet dont ils ne prononcent que la première consonne, ils n'ont jamais généralisé l'emploi de ce système purement phonétique à l'ensemble de leur langue.

Ils ont limité celui-ci à la notation des noms propre des Pharaons et des noms étrangers... ce que Champollion avait remarqué dès le début de ses recherches.

\*(Un système acrophonique est similaire à celui utilisé pour enseigner l'alphabet dans les imagiers : A pour Anne, B pour Baleine...)

C'est donc plutôt du côté du Levant qu'il faut chercher l'origine de l'alphabet. L'ancien alphabet sémitique est d'abord un emprunt à la civilisation égyptienne. Cette écriture pseudo-hiéroglyphique fonctionnait selon le principe de l'acrophonie : chaque pictogramme symbolisait le tout premier son du mot représenté. Ainsi le signe de la maison, baytu représentait la « lettre » 'B'. Dans la mesure où

dans les langues sémitiques, tout mot commence par une consonne, l'alphabet pseudo-hiéroglyphique était consonantique.

Parallèlement (les interactions entre les deux systèmes d'écritures ne sont pas encore clairement établies), était inventé à Ugarit, sur la côte phénicienne, aux alentours du XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, une écriture alphabétique consonantique de 30 signes utilisant le système graphique cunéiforme en usage dans l'ancienne Akkadie.

Le cunéiforme disparu, l'alphabet linéaire poursuivit son évolution. Avant la fin du XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'alphabet classique de 22 lettres arrivait à maturité après un millénaire d'évolution depuis l'invention des hiéroglyphes. La graphie des lettres se stabilisait de même que le sens de la lecture qui se faisait désormais de droite à gauche. L'alphabet phénicien découpait la syllabe en unités simples, les consonnes, et négligeait les voyelles qui servaient à les prononcer. L'acquis décisif demeurait: l'utilisation d'un ensemble réduit de signes graphiques pour symboliser la langue articulée.

### **La lumière des voyelles**

La langue grecque, qui appartient au groupe indo-européen comme le persan, le sanscrit et la plupart des langues européennes, offrait des particularités qui en rendaient la notation difficile par l'écriture alphabétique consonantique phénicienne. La difficulté inhérente à toute écriture syllabique est de rendre la consonne isolée, non suivie d'une voyelle. Or les groupes de deux ou trois consonnes sont monnaie courante en grec : un texte grec dont les voyelles ne sont pas notées est ainsi complètement inintelligible.

Pragmatiques, les Grecs transformèrent l'alphabet phénicien en l'adaptant à leur langue. Dans un premier temps, ils affectèrent à certaines consonnes phéniciennes, des valeurs à peu près similaires dans leur langue.

Mais l'invention la plus significative des Grecs constituera à attribuer à certaines lettres phéniciennes dont ils n'avaient pas l'usage la valeur de voyelle ; c'est l'apport décisif que vont faire les Grecs à l'histoire de notre civilisation.

Le problème pour les Grecs n'était pas seulement de trouver un emploi pour les lettres sémitiques qui ne correspondaient pas à des consonnes de leur langue mais également d'arriver à noter tous les sons de cette dernière.

Ainsi, progressivement, son par son, signe par signe, s'élabora l'alphabet grec avec des différences notables selon les régions, mais suivant toujours le même processus: celui de l'adaptation du vieil alphabet sémitique à la langue grecque. Ceci explique d'ailleurs que les Grecs aient dans l'ensemble hérité des Phéniciens à la fois l'ordre dans lequel sont rangées les lettres et les noms de ces lettres. L'alpha rappelle indubitablement l'aleph phénicien, le bêta, le beth phénicien, etc.

Au début les mots étaient écrits sans séparation; plus tard on les sépara les uns des autres. Dans le même ordre d'idée, les accents apparurent progressivement dans l'alphabet grec. Les Grecs écrivirent également dans un premier temps en boustrophédon. Dans ce système, le sens de lecture progressait à l'horizontale, alternativement dans un sens et dans le sens opposé, à la manière des boufs au labour, revenant sur leurs pas à la fin de chaque sillon. Le boustrophédon constitue peut-être l'intermédiaire entre le sens phénicien, de droite à gauche, que les Grecs adoptèrent dans un premier temps et le sens ionien de gauche à droite.

L'année -403 marque un tournant décisif dans l'histoire de l'alphabet grec. En effet, sous l'archontat d'Euclide, Archinos fit adopter à Athènes une disposition stipulant que les textes des lois, consignés jusqu'alors dans l'alphabet local, seraient réédités dans l'alphabet ionien. Les autres villes grecques, suivirent progressivement cet exemple, reconnaissant officiellement la supériorité de cet alphabet.

### **L'alphabet arrive en Italie**

L'alphabet grec inspira les civilisations voisines. C'est ainsi que les Etrusques dont la civilisation apparue dans l'actuelle Toscane au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. reprirent l'alphabet grec pour transcrire leur langue, langue qui malgré les 13.000 inscriptions en notre possession, nous reste toujours inconnue.

Des rois étrusques régnèrent sur Rome jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. date à laquelle les peuplades originaires du Latium les chassèrent. Ces Latins, les futurs Romains, empruntèrent l'alphabet étrusque pour transcrire leur langue. C'est ainsi que vers le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., fut établi un alphabet de dix-neuf lettres, le 'X', le 'Y' et le 'Z' ayant dû être réintroduits dans l'alphabet (les Etrusques avaient renoncé à ces lettres qui ne correspondaient à aucun son dans leur langue) vers le I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. à l'époque de Cicéron.

Parmi les innovations de l'alphabet latin par rapport à son modèle (indirect) grec, on peut compter le nom des lettres. En effet, alors que les lettres grecques portent des noms sans sens dans leur langue car hérités directement des langues sémitiques et, surtout polysyllabiques (*alpha*, *bêta*, *gamma*, *delta*), ce sont des monosyllabes en latin. Les Romains, en effet, n'ont pas cherché à donner un nom

réel à leurs lettres. De là vient la manière qu'on a, en français mais aussi dans les autres langues à écriture latine ancienne, d'épeler les mots.

L'alphabet étrusque comportait quelques lettres inutiles (*B, C, D* et *O*), qui n'étaient jamais utilisées dans les inscriptions car inutiles en raison du système phonologique de l'étrusque. Elles seront en revanche utilisées par les Latins, chez qui elles trouvent une pleine utilité.

A l'origine le latin utilisait 20 lettres dans sa variante archaïque : *A, B, C, D, E, F, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X* puis, 23 lettres dans sa graphie classique : *A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z*.

L'alphabet français est l'alphabet utilisé pour écrire le français. Il utilise l'alphabet latin moderne avec ses 26 lettres auxquelles il faut ajouter cinq diacritiques (accents aigu, grave, circonflexe, tréma, cédille), qui l'enrichissent alors de treize voyelles accentuées et du « ç », ainsi que deux ligatures e dans l'a « æ Æ » et e dans l'o « œ Œ ».

### **De l'influence des supports sur le dessin des lettres**

Au début, le dessin des lettres grecques (CAPITALES) est fort simple et rigoureusement logique. Chaque lettre est un assemblage d'éléments primitifs que sont le trait et le rond.

Toutefois, le dessin des lettres va se mettre à se redifférencier, cette fois en fonction du support d'écriture utilisé. L'écriture monumentale ou lapidaire, est celle que l'on va utiliser pour graver sur la pierre les documents officiels. De forme rectiligne et anguleuse, elle se distingue nettement des rondeurs de l'écriture des scribes maniant le calame. Dès le IV<sup>ème</sup> siècle, l'écriture courante va être celle sur papyrus. Les Grecs ont en général, utilisé le papyrus de la même manière que les Egyptiens. A ses débuts, l'écriture sur papyrus était très proche de l'écriture épigraphique; appelée écriture scolaire, ses caractères ne sont pas liés entre eux, les mots ne sont pas séparés les uns des autres, les lettres *E, S, W* gardent leur forme anguleuse mais commencent à apparaître les formes arrondies dans les autres lettres. On ne laissait pas d'espace entre les mots et pour indiquer qu'on passait d'un sujet à un autre, on traçait un petit trait horizontal appelé paragraphos, qui signifie, «écrit sur le côté».

On écrivait en colonnes sur des bandes de parchemins ou de papyrus longues de six à neuf mètres et que l'on enroulait autour d'un bâton. Ces rouleaux prirent le nom de biblos du nom de la cité phénicienne qui fit connaître le papyrus aux Grecs. Un rouleau plus petit s'appelait biblion. Lorsque le rouleau faisait partie d'un ensemble on l'appelait tomos, c'est à dire la coupure.

### **Les écritures grecques médiévales**

A côté de cette écriture fondamentale, d'autres genres se développèrent très rapidement. L'écriture calligraphique était proche du type scolaire mais le gabarit des caractères, leur écartement, leurs enjolivements étaient calculés de façon à produire une impression artistique; c'est l'écriture des manuscrits. Elle évitait les ligatures, ne séparait pas les mots et était appelée également onciale ou parfois biblique.

L'écriture cursive était l'écriture courante, ou étirée comme disaient les Grecs eux-mêmes. Plus rapide que l'onciale, elle se distingua nettement de sa parente à partir du III<sup>ème</sup> siècle av J-C. Les traits essentiels de la cursive étaient d'une part, la tendance à lier entre eux les caractères d'écriture, dans la mesure où leurs formes s'y prêtaient, et à en simplifier le tracé, à le rendre plus coulant.













Entre les deux, il existait une écriture administrative dite de chancellerie qui se rapprochait de la cursive mais ses lettres étaient grandes, grêles et stylisées, et l'écriture personnelle, celle des gens d'une certaine culture.

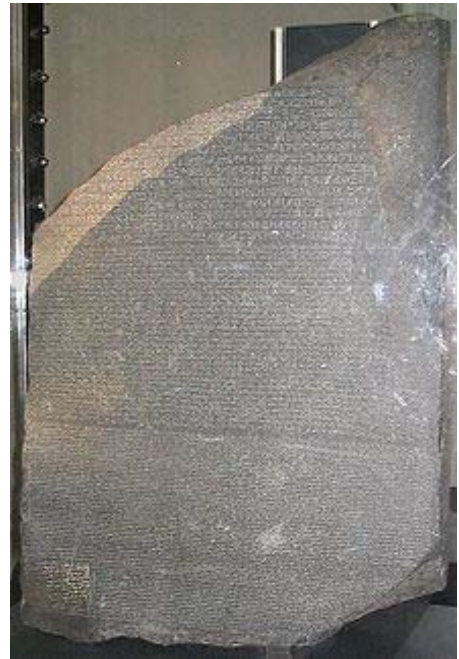
L'onciale évolua peu et subsista sous cette forme quand on substitua le parchemin au papyrus; elle resta le type même de librairie. La cursive subit elle une transformation radicale qui finit par aboutir à la minuscule. Cette dernière a dégagé et précisé une des caractéristiques alors embryonnaire de l'écriture de chancellerie, à savoir le système des quatre lignes. Les lettres de l'écriture monumentale, comme celle de l'onciale et de notre capitale latine, sont en effet toutes de la même hauteur: on peut en délimiter leur tracé par deux lignes.

Au début du IV<sup>ème</sup> siècle, la chancellerie impériale, désormais fixée à Constantinople, imposa la cursive byzantine qui subit l'influence de la cursive latine contemporaine, au point que les deux écritures pouvaient facilement se confondre. Cette nouvelle cursive a joué un rôle décisif lors de la véritable renaissance qu'a connue au VIII<sup>ème</sup> siècle l'Empire byzantin. La nouvelle écriture grecque, celle qui est aujourd'hui encore employée tant pour les livres imprimés que dans la vie courante, la minuscule, s'est en effet formée à partir de la cursive: tout en gardant certaines ligatures usuelles et claires, elle a séparé les lettres, réintroduit, aux IX<sup>ème</sup> et X<sup>ème</sup> siècles, certaines formes onciales, réduit la dimension des lettres et su allier à la clarté des onciales la fluidité et la rapidité des cursives; elle a conservé et régularisé l'usage des signes diacritiques, esprits et accents, introduits par les Alexandrins.



Signes égyptiens repris par les Cananéens qui leur donnent des valeurs phonétiques différentes

Égyptien	Cananéen	Phénicien
 n	 m	 m
 d	 k	 k
 'ayin	 y	 y
 f, v	 n	 n

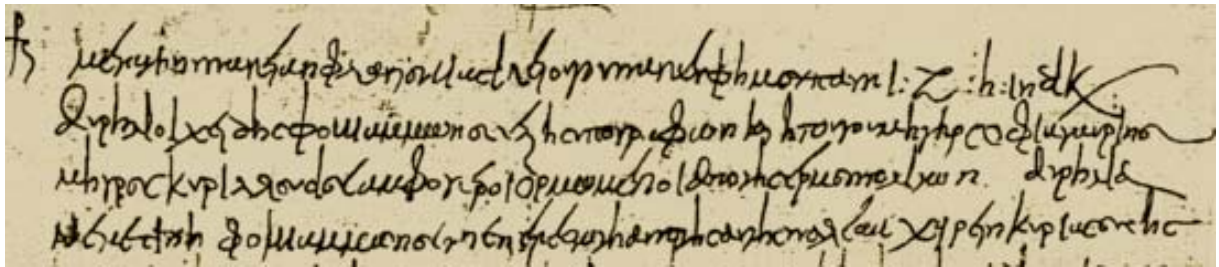


Pierre de Rosette



Hiéroglyphes

Cursive VIème siècle



Onciale Grecque



Papyrus



Onciale Moyen Âge